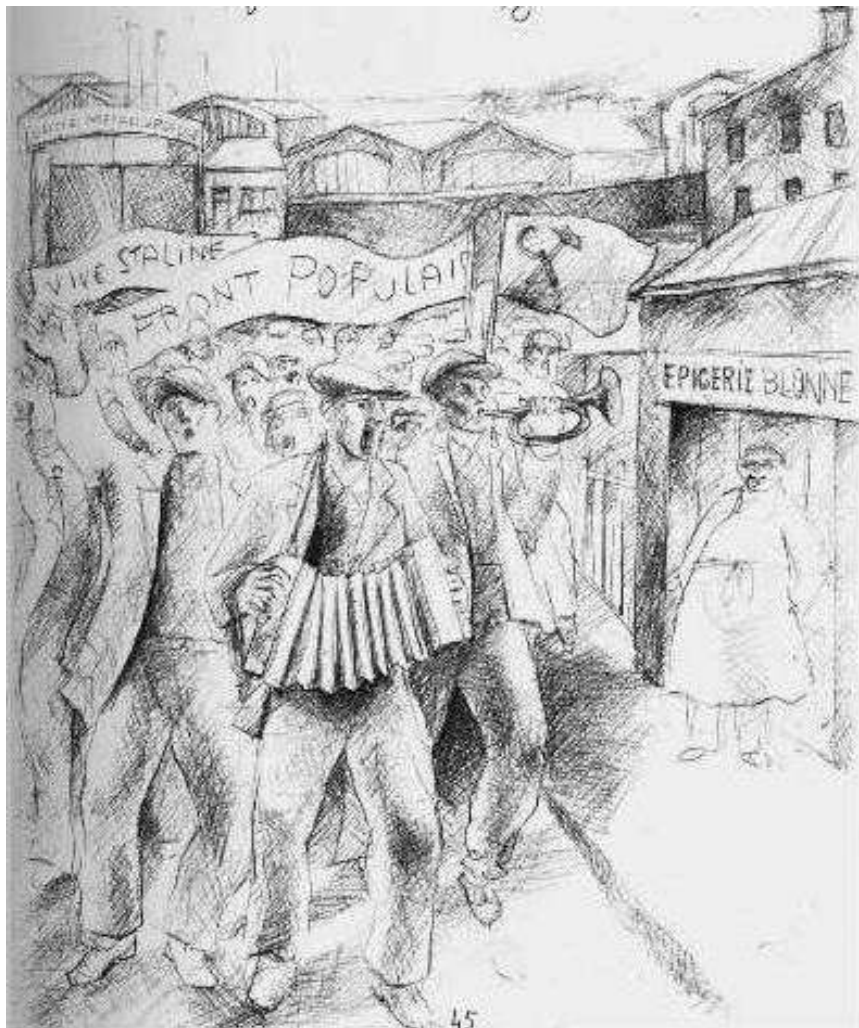


Récit de Jacques Sergeff – Extraits – La vie dans les Cités

1936

Mes premiers souvenirs d'enfance remontent à 1936, j'avais six ans, c'était l'année du front populaire. Nous habitons à cette époque Dives-sur-mer, près de l'usine métallurgique. Mon père et mon oncle y travaillaient avec beaucoup d'autres émigrés Italiens, espagnols et polonais. Notre maisonnette se trouvait face au passage à niveau devant l'entrée de l'usine. C'était le quartier usinier par excellence avec ses odeurs âcres de fumée, le sifflement des trains de marchandise et les coups de sirènes. La barrière de notre cour donnait directement sur la rue et la voie ferrée. Je passais de longs moments derrière ces barreaux à regarder les trains.

J'ai gardé gravée dans mon esprit une de ces journées de trente-six où je vis des groupes d'ouvriers sortir de l'usine et se répandre dans les rues, arborant des banderoles et drapeaux rouges au son d'instruments de musique, trompettes et accordéons qui accompagnaient un chant que je n'avais pas appris à l'école et qui ne ressemblait pas à « Sambre et Meuse » mais plutôt « l'Internationale ». D'autres ouvriers restés à l'entrée de l'usine, à califourchon sur le portail levaient le poing vers le ciel.



Le quartier

Nous habitons une maisonnette non loin de chez l'oncle Vassili de l'autre côté de la voie ferrée en vis-à-vis du passage à niveau, face à l'entrée de l'usine. Quelque temps avant trente-six, mon père et l'oncle Vassili y avaient été embauchés, ayant dû quitter le garage Hasman en difficulté financière. La barrière de notre arrière cour donnait sur la rue qui longeait la voie ferrée. Le nez contre les lattes qui sentaient la résine je regardais le mouvement ouvrier à l'entrée de l'usine et je voyais la Russie blanche en bleu de chauffe maculée de noir, sortir au son de la sirène avec d'autres qu'ils se nomment Cigatti, Fernandez ou Ali que les gens du quartier appelaient bicots dont le teint sombre et l'œil sombre me faisaient peur.



L'épicier russe Blokine, voisin mitoyen de notre cour dont l'épicerie avait l'aspect d'une cambuse faite de planches passées à l'ocre jaune occupait l'embrasure de la porte de sa haute stature, attendant la clientèle, les mains passées dans le haut de son tablier bleu. Il observait la rue derrière de petites lunettes sur un nez en piédestal et m'adressait quelques clins d'œil.

Lorsque je pénétrais dans son antre accompagné de ma mère pour quelques achats, une forte odeur de saumure aigre que répandaient des tonneaux de choucroute ainsi que des caisses de harengs fumés me saisissaient aux narines au point de m'étourdir un instant.

Blokine notait les achats sur un petit carnet à feuilles quadrillées dont les angles se terminaient en volute. Il alignait les chiffres en appuyant avec sa grosse main sur le crayon raccourci par l'usage dont il mouillait la mine au bord de ses lèvres afin de rendre l'écriture plus foncée.

La babouchka son épouse, la tête enroulée dans un fichu multicolore, ronde comme une matriochka donnait l'impression qu'elle descendait d'un train arrivant de l'Oural. Elle rôdait dans l'épicerie surveillant tout d'un œil inquisiteur et remplaçait boîtes de conserve et ingrédients sur leurs étagères.



Aux beaux jours, quand le soleil au zénith dardait ses rayons sur le bitume de la chaussée diffusant une chaude odeur de goudron fondu, je voyais Valentina Igornova sur sa bicyclette pour dames qui franchissait le passage à niveau, le chignon auburn en broussaille, la jupe relevée par le dynamisme de ses coups de pédale, sa chair abondante vibrant à chaque soubresaut. Le sac de toile cirée noir pendu au guidon de sa bicyclette d'où dépassaient des goulots de bouteilles, elle partait ainsi vers l'achat de quelques « boiratures » tonifiantes.

Valentina Igornovna était une ancienne infirmière de l'armée impériale russe, mariée à Vania Abouvkine, frère d'Alexeï, ancien lieutenant de la cavalerie du Don, et qui, après avoir embroché du germanique sur le front russe en quatorze était devenu boucher à Dives-sur-mer. Sa petite boucherie se trouvait juste derrière notre habitation. J'y accompagnais quelquefois ma mère. En entrant dans la boutique je patinais sur le carrelage couvert par la sciure que Valentina répandait pour absorber le gras et le sang tombés du billot. Vania m'attrapait alors à bout de bras, me soulevait à hauteur de son visage et m'embrassait sur la bouche à la russe. Je m'essuyais d'un revers de main écœuré par la constante odeur de viande que répandaient ses vêtements et par son haleine aux forts relents d'anis, résultat de nombreux verres de Pernod pris avec ses connaissances du quartier.

Valentina Igornova présidait à la caisse de son opulente personne vêtue d'une blouse blanche dont le large décolleté obsédait mon regard, me demandant quels mystères pouvaient bien révéler la cavité creusée entre ces deux proéminences. Vania écoutait impassible les doléances

des clientes qui lui reprochaient de leur avoir servi de la carne la fois précédente. Mais nonchalamment Vania continuait à affuter ses longs couteaux dont il testait le fil de l'acier en faisant tinter la lame près de son oreille avec l'ongle de son pouce.

L'air satisfait, il servait les clientes mécontentes en les gratifiant d'un baise-main digne de la cour impériale de toutes les Russies. Pendant les années trente, Vania avait acquis une ferme à Colombelles où il entreprit un élevage de porcs qu'il transformait en pâtés de têtes et saucissons et qu'il vendait dans sa boucherie de Dives.



Un ciel rouge

Un soir de septembre 1937, mon père avait préparé ce que les Russes appelaient du caviar, ce n'était en fait que des œufs de hareng broyés battus à la crème fraîche et du vinaigre.

Ce soir-là, il y avait l'oncle Vassili, Anatole Dimitrich, le marin pêcheur Popof, ainsi que Salnikoff un ami de toujours marié à une institutrice de Dives. Ils étaient tous installés autour de la table de notre modeste séjour à y déguster le dit caviar. Par moments une rumeur inhabituelle venue de la rue dominait la conversation. Abandonnant la table nous sortîmes tous dans la cour pour voir quelle pouvait être la cause de ces rumeurs. Nous fûmes surpris de voir une lueur rouge se répandre dans la rue, sur les façades des maisons et sur le visage des gens du quartier attroupés, la tête tournée vers le ciel du côté du nord d'où se levait cette lueur vacillante au-dessus de l'usine.

Ce n'était pas un incendie ni un coucher de soleil, certains évoquèrent une aurore boréale, phénomène rarissime dans nos régions. Les Russes hantés selon leur habitude par quelques superstitions évoquèrent un signe de guerre disant qu'il s'était produit la même chose en Russie à la veille de la Grande Guerre.

Une chapelle orthodoxe à Dives-sur-mer

A Dives-sur-mer, les Russes avaient installé une petite chapelle orthodoxe dans un baraquement en dur de la cité ouvrière près du terrain de football. Mon père qui possédait un talent de peintre fut chargé d'en réaliser les icônes. Oncle Vassili qui ne mettait plus les pieds à l'église depuis la fuite de Russie, se disant même athée au grand émoi de mon père se plût d'un air moqueur à lui faire remarquer que ses icônes et ses crucifixions n'avaient rien de très liturgique ... ce qui ne déstabilisait aucunement le pinceau de mon père sourd aux observations de son frère.

Il arrivait donc à l'occasion d'une fête ou d'un dimanche qu'un pope venant de Caen ou de Paris, souvent assisté d'un diacre, y célébrait la messe. Mon père ne manquait jamais de m'y emmener. Dans cette petite chapelle, les fidèles se serraient les uns contre les autres dans des nuages d'encens sortis des orifices de l'encensoir balancé par le diacre qui chantait des versets d'une voix de basse. Je regardais les femmes se signer à l'orthodoxe en inclinaisons répétées. Certaines étaient en pleurs comme Valentina Igornova dont je voyais les grosses larmes couler sur ses joues, yeux levés au ciel dans des murmures d'invocations dominées par le chant profond d'un chœur mixte que dirigeait Vassilievski, un homme grand, maigre, le dos courbé, œil sévère derrière de fines lunettes en métal. Il traçait dans l'espace, de ses doigts effilés, des volutes censées diriger le chant.

C'est là que j'ai commencé à entendre de merveilleux chants russes. A la fin de la messe, les fidèles tenant dans leurs mains des petits pains bénits au goût d'encens attendaient autour de la porte de la chapelle la sortie du pope qui apparaissait enfin vêtu de la longue robe noire à larges manches, toque noire, bénissant les enfants.

Ainsi entouré de ses ouailles ils partaient tous en cortège sous le regard étonné des gens de la cité, Vania Ivanovitch en tête chez qui les popes avaient coutume de descendre.

